

RÉVOLUTION TUNISIENNE : LE ROI EST MORT, IL N'Y A PLUS DE ROIS !

La chute de la dictature et la disparition de ses référentiels classiques à savoir la personnalisation absolue du pouvoir et la centralisation de l'autorité sociale ne peuvent en aucun cas laisser le psychiatre insensible aux remous symboliques qui agitent aujourd'hui la société tunisienne.

Oui ; la dictature avait un certain côté sécurisant. Le dictateur, personnage déifié, jouait de manière perverse aux yeux de ses sujets, le rôle d'un père, détenteur d'une loi primitive sévère et incontestable. Mais aussi, celui d'une mère nourricière et bienfaitrice.

Il maintenait ainsi ses sujets qui ainsi advenaient, dans une position régressive tantôt infantile tantôt avilissante et dégradante.

Il faut se rappeler pour l'anecdote, mais c'est aussi très significatif, que cette dictature, avait activement interdit l'importation puis la fabrication locale des inducteurs d'érection. Comme si un peuple qui avait accès à la sexualité aurait accès à une liberté qui terrorisait le dictateur.

Sujets soumis, volontairement maintenus dans une régression infantile, il est uniquement demandé aux Tunisiens de travailler, de consommer et de servir le maître et sa clique. Toute tentative de rébellion par rapport à l'ordre établi était sévèrement réprimée. Pour sortir de l'esclavage, point de salut en dehors de l'immigration ou encore la folie ; l'addiction et le repli sur soi.

Plus sujets que citoyens, les tunisiens se résignaient à leur sort et s'abandonnaient à une dépression chronique avec pour seules défenses quand ils ne voulaient pas s'engager dans les risques terribles de l'opposition, la religion pour les uns et la fuite vers un modèle de vie consumériste pour les autres.

Dans ce contexte, la créativité devenait abrasée, la citoyenneté inexistante. Alors que la majorité des Tunisiens faisaient le dos rond faisant mine de se désintéresser de la chose politique, certains malheureusement s'abandonnaient à la tâche de faire plaisir à ce père pervers et incestueux qu'est le dictateur. En le glorifiant sans retenue et sans relâche, ils le poussaient pourtant au plus haut de la pyramide de la toute puissance jusqu'à ce qu'il eut atteint la hauteur critique où tout bascule et où soudain le roi se redécouvre nu et où les attributs de la royauté redeviennent ce qu'ils sont : des chimères.

Il est d'ailleurs intéressant d'étudier ce moment critique dans le processus du culte de la personnalité quand les forces qui poussent à la déification du dictateur au sein de la population le détachent soudain de tout lien avec les citoyens qu'il est censé

représenter et où la seule issue pour lui pour perdurer consiste à prendre toujours plus de hauteur. Mais cet exercice suppose qu'il se prive de ressembler aux autres pour vivre aux côtés des surhommes au sens nietzschéen.

Succombe-t-il à la tentation de partager avec les hommes leurs plaisirs terrestres de la fortune, du sexe et de l'argent et le voilà qui dégringole de son piédestal pour revenir homme parmi les hommes.

Lacan aimait dire qu'un fou qui se croit roi est fou mais un roi qui se croit roi n'est pas moins fou.

Dans cette optique Bourguiba a mieux réussi que Ben Ali dans l'exercice de la Dictature, le premier fut dépossédé du pouvoir par le coup d'état de 1987 alors que le second, le fut suite à la révolution de Janvier 2011.



© <http://www.destindelafrique.org>.

Entre Bourguiba et ben Ali, il y a toutefois d'autres différences.

Bourguiba, cultivé et patriote justifiait le culte de sa personne par son passé militant et sa sagesse. Il demandait aux tunisiens de lui ressembler, ils devaient se hisser haut et devenir cultivés, sages studieux pour obtenir sa grâce. Ben Ali, inculte, rustre, roublard sur les bords s'adonnait sans frein ni mesure aux plaisirs que procure l'argent. Le Tunisien idéal sous son règne se devait d'être soumis et obéissant et si possible riche et parader de sa richesse. Activité qu'affectionnait particulièrement la famille régnante.

Mais dans un cas comme dans l'autre, que ce soit sous Bourguiba ou sous Ben Ali, le tunisien n'était pas citoyen, mais sujet d'un tyran éclairé dans un cas, despotique dans l'autre, tyran qui l'a privé du minimum nécessaire pour être et devenir acteur de sa propre histoire.

La brusque libération du tabou du roi au sens primitif du terme (rappelé par Freud dans *Totem et tabou*) s'est accompagnée d'une forme de désorientation chez beaucoup de Tunisiens. Le roi est mort mais

il n'y a plus de roi. L'institution est à réinventer. Un laps de temps insupportable pourrait s'écouler entre temps. Un temps où le plus faible est la merci du plus fort et où la loi du groupe prend le pas sur la loi sociale tout court. Le pouvoir fragile né après le 14 Janvier 2011 doit montrer son côté de mère nourricière avant d'être obéi. Partout en Tunisie, on continue à manifester, à exiger ici des aides sociales ; là-bas du travail.

A peine libérée de la dictature, toute une population plutôt que de fêter l'évènement s'engouffre dans un processus de réclamation d'avantages sociaux. Comme si quelques parts, les publicités pour les biens inaccessibles que faisaient miroiter les entreprises de Ben Ali et qui généraient chez les plus pauvres une immense frustration étaient à l'origine du soulèvement populaire et que les nouvelles autorités n'auraient de légitimité que si elles arrivent à satisfaire ce besoin de consommer et ramener cette mère nourricière imaginaire collée dans l'ambivalence à la personne du dictateur.

D'ailleurs ; derrière la révolution se cachent en fait trois Tunisies différentes, qui ont toutes les trois rejeté avec force la dictature. La Tunisie des couches aisées et intellectuelles qui réclame la liberté d'expression et d'entreprendre, la Tunisie religieuse et traditionaliste voire intégriste qui réclame un retour vers les fondements identitaires islamiques, et la Tunisie prolétaire qui demande le droit au travail et à la société de consommation.

À l'échelle des personnes, un vécu d'angoisse et d'incertitude est rapporté chez nombre de consultants. Une insoutenable angoisse par rapport à un lendemain dont les traits restent flous alors que les qualificatifs types démocratie, conseil constitutionnel, élections libres ne signifient pas grand-chose pour le citoyen lambda pour la simple raison que malgré son histoire millénaire le tunisien n'a jamais connu la liberté depuis la Numidie et Jugurtha.

Peut être par ce « meurtre du père » que les Tunisiens sont entrain de commettre, arriveront-ils à faire le saut symbolique nécessaire qui leur permettra de définitivement s'ancrer dans la modernité en devenant la source et les acteurs de la loi qui les organise et non de simples sujets pliés sous le joug du dictateur.

Arriveront-ils à répondre à l'appel du destin comme leur hymne national les convoque ? Telle est la question à laquelle les mois prochains répondront ?

Sofiane ZRIBI

Psychiatre, psychothérapeute, Tunis